



Girls. will be girls

UN FILM DE
SHUCHI TALATI

DISTRIBUTION

Nour Films
01 83 81 14 94
contact@nourfilms.com



LE 21 AOÛT AU CINÉMA

Matériel presse disponible sur www.nourfilms.com

RELATIONS PRESSE CC PRESSE

Celia Mahistre & Cilia Gonzalez
06 24 83 01 02 / 06 69 46 05 56
cc.bureaupresse@gmail.com

SYNOPSIS

Mira, 16 ans, mène une vie d'élève modèle dans un pensionnat d'élite au nord de l'Inde. Alors que les examens approchent, sa mère Anila revient s'installer dans la région pour la soutenir et veiller sur elle. Mais la rencontre de Mira avec un nouvel élève, Sri, va semer le trouble dans la relation entre les deux femmes, chacune se retrouvant confrontée à ses propres désirs.



FICHE TECHNIQUE

Titre : Girls Will Be Girls

Réalisatrice : Shuchi Talati

Pays de production : Inde, France, Etats-Unis, Norvège

Année de production : 2024

Durée : 118 minutes

Langues : Anglais, Hindi

Image : Ratio 1.50:1 (custom framelines)

Format son : 5.1



SHUCHI TALATI, RÉALISATRICE

Shuchi Talati est une réalisatrice indienne dont le travail remet en question les idées préconçues sur le genre, la sexualité et l'identité sud-asiatique.

Diplômée de l'American Film Institute, elle est membre du Brooklyn Filmmakers Collective, du Bitchitra Collective et du Freelance Solidarity Project. Elle a notamment participé à la Berlinale Talents et son travail a été reconnu par le New York State Council for the Arts et la Région Île-de-France.

Ses deux premiers courts métrages ont été sélectionnés dans de nombreux festivals internationaux. **Period Piece**, qui raconte une dispute éclatant lors d'une relation sexuelle, a été sélectionné pour le festival SXSW et **Mae and Ash** a remporté de nombreux prix.

Girls Will Be Girls est son premier long métrage. Il est présenté en 2024 en compétition au Festival du film de Sundance, où le film obtient le prix d'interprétation pour l'actrice Preeti Panigrahi et le prix du public dans la catégorie World Cinema Dramatic.





A close-up portrait of Shuchi Talati, a young woman with dark hair, looking slightly to the right of the camera with a gentle expression. She is wearing a pinkish-purple top. The background is softly blurred, showing what appears to be a wall with some framed pictures or posters.

ENTRETIEN AVEC SHUCHI TALATI

Comment avez-vous décidé de devenir cinéaste ?

Cela m'est venu par accident. J'ai grandi en Inde dans une petite ville, Baroda. On nous incitait à nous tourner vers des métiers plus stables. J'étais une assez bonne élève et je pensais devenir médecin, comme mon père – nous avons beaucoup de médecins dans la famille. Il ne m'est pas venu à l'esprit que je pouvais faire autre chose ! Les bons élèves font des études de médecine ou d'ingénieur. Un jour, un ami m'a demandé : « Qu'est-ce que tu aimerais faire ? Tu n'y as jamais pensé ! » J'ai dit : « Si ! Je ne veux pas être ingénieur, donc je vais faire médecine ! » et il m'a répondu : « Il y a un monde de possibilités ! » Ça m'a profondément remise en question. J'ai réalisé : « En fait, ce que j'aime, ce sont les histoires ! ». J'avais toujours un livre avec moi – sous la table, même en marchant d'un cours à l'autre. Donc j'ai décidé d'étudier la littérature anglaise. J'avais un professeur qui proposait un cours facultatif d'analyse filmique. Le film dont je me souviens le mieux est **Red** de Kieslowski... je me suis dit : « Attendez, le cinéma aussi peut faire ce que les livres me font ! ».

C'est intéressant que vous ayez eu l'impression que seules certaines activités vous étaient accessibles et que d'autres vous étaient interdites ou déconseillées, parce que c'est un thème très fort de *Girls Will Be Girls*.

C'est certain. Dans de nombreuses cultures, et particulièrement en Inde, nous avons des rôles clairement prescrits. Ça peut être assez rassurant, mais c'est aussi une sorte de piège. Pour les filles et les femmes, il y a beaucoup plus de prescriptions et des conséquences plus lourdes lorsque l'on sort du cadre établi. C'est ce qui a donné naissance à ce que je voulais faire avec Mira et Anila, la fille et la mère. Elles essaient toutes deux d'aller à l'encontre de ce qui est permis. Mira est censée être la fille modèle, celle qui suit les règles, et elle explore une autre identité avec ce garçon. Et la mère aussi. De nombreuses jeunes mères sont reléguées à un rôle asexué, un rôle de soutien familial dans la vie, et en viennent à se dire : « et moi, alors ? ». J'ai connu des femmes dans ma vie qui transgressaient les codes de la société indienne de diverses manières, et on parle rarement d'elles.

L'école de cinéma vous a-t-elle aidée à trouver votre rôle et votre style en tant que cinéaste ? Ou vous a-t-elle montré les erreurs à ne pas commettre ?

Je suis entré à l'AFI quand j'avais vingt-quatre ans. C'était un grand déménagement de l'Inde à Los Angeles et beaucoup de mes camarades de classe étaient plus âgés. Je pense que cela a évolué, mais il n'y avait pas beaucoup de femmes dans la classe. Et j'avais l'impression qu'un certain type de narration était privilégié ou célébré. Après avoir réalisé une histoire intimiste, centrée sur les personnages, je me suis essayée à l'horreur et à la dark fantasy, en me disant que je devais être plus ambitieuse.

Je suis donc sortie de l'école de cinéma un peu perdue. Puis j'ai fait un film où je me suis dit : « Je le fais pour moi. Je me fiche que quelqu'un le regarde ». Le film s'intitule **Me and Ash** et raconte l'histoire d'un jeune couple qui vit une relation ouverte. C'est en me libérant de la pression et en explorant par moi-même que j'ai trouvé ce que je voulais raconter. Ce qui m'intéresse vraiment, ce sont les dynamiques de pouvoir genrées dans les relations. Cela m'a permis de retrouver un peu de confiance en moi... mais c'est un processus qui a duré plusieurs années !

Vos courts métrages ont abordé des sujets assez tabous – relations ouvertes, menstruation. Cela a-t-il nécessité de l'audace ?

Je n'y ai pas vraiment pensé pour le film sur la relation ouverte, parce que je le faisais juste pour moi. Et il a fini par bien marcher. Je me

posais davantage de questions lorsque j'ai réalisé **A Period Piece**. J'ai également choisi des acteurs sud-asiatiques, ce qui m'a permis de me sentir plus proche de chez moi. Je voulais montrer des gens qui me ressemblent comme des êtres sexuels, ce qui n'est pas toujours autorisé à l'écran ! Mais le casting a été très difficile. Beaucoup de gens m'ont dit : « J'ai aimé le scénario, mais désolé, je ne peux pas le faire ». Alors, me suis-je inquiétée de la façon dont les gens réagiraient au film ? Forcément. Mais je pense qu'il y a quelque chose dans le fait de réaliser des films – le lâcher-prise, peut-être – qui vous rend plus courageux.

Dans quelle mesure votre expérience des courts métrages vous a-t-elle aidé à réaliser un long métrage ?

Les courts métrages m'ont permis de découvrir comment j'aime travailler avec les acteurs. J'ai appris à être à l'aise pour diriger des scènes intimes, à veiller que toute l'équipe le soit aussi. Je suis quelqu'un de très organisée, avec des tableaux, etc. Mais on ne peut pas préparer un long métrage comme on prépare un court métrage ! Lorsque vous tournez un court métrage pendant quatre jours, vous pouvez vraiment prévoir chaque jour de tournage. Mais sur un long métrage, c'est le chaos tous les jours ! Je ne peux pas approuver à l'avance chaque accessoire, chaque acteur à l'arrière-plan ni ce qu'ils portent. Ce sont autant de surprises le jour même. Toutes les décisions à prendre et les choses à évaluer – j'ai trouvé cela stimulant.

Mais votre objectif a toujours été de passer au long métrage ?

Cette histoire me trottait dans la tête depuis des années. Mais le passage d'un court métrage – qui peut être autofinancé ou financé par des amis et des membres de la famille – à un long métrage semble très opaque. Comment y parvient-on ? Il faut faire un premier pas, et puis peu à peu le chemin se précise devant soi.

À un moment donné, j'ai commencé à écrire. J'ai travaillé sur les premières versions, où le triangle était entre Mira, son petit ami et un professeur, et j'ai découvert qu'il s'agissait en fait de l'histoire de Mira, de sa mère et de son petit ami. Ensuite, des producteurs ont rejoint le projet et tout est devenu plus concret. Ce n'est qu'au cours des deux dernières années que je me suis enfin dit : « C'est bon, il y a un moyen de le faire ».

J'ai beaucoup réécrit. Et comme je l'ai vécue pendant tant d'années, j'ai l'impression que l'histoire a mûri en même temps que moi. À la fin du processus d'écriture, j'avais beaucoup plus de compassion pour tous les personnages.

Comment avez-vous trouvé la bonne comédienne pour le rôle de Mira ?

Nous avons travaillé avec Dilip Shankar, qui a fait le casting de *Monsoon Wedding* et *Life of Pi*. Je lui ai dit que je ne commençais pas par l'apparence d'un personnage – si je le faisais, je m'y attachais très peu. Ce qui compte, c'est l'essence de la personne.

Nous savions que nous devrions faire une recherche à grande échelle pour le personnage de Mira. Il y a beaucoup de jeunes actrices en Inde déjà créditées dans différentes productions, nous avons donc auditionné un grand nombre d'entre elles. Nous avons également lancé un appel à candidatures dans plusieurs villes et dans des universités. Les actrices formées étaient souvent justes, mais elles n'avaient pas l'énergie que je recherchais. Lorsque Preeti a auditionné dans le cadre d'un appel ouvert, la scène d'audition était celle de l'astronomie – la première fois que Sri et Mira se rencontrent et discutent. Beaucoup de filles ont joué la carte de la timidité. Mais j'ai été très frappée par la façon dont Preeti l'a jouée, parce qu'elle avait une sorte de force. Elle aimait ce garçon, mais elle avait beaucoup de respect pour elle-même et elle n'allait pas jouer les timides ou battre des paupières. J'ai senti que c'était Mira. C'est une actrice très intelligente, qui comprend intuitivement ce personnage parce qu'elle partage certaines de ses qualités – elle venait par exemple avec son carnet et prenait des notes. C'est également courageux pour une jeune personne de jouer un rôle comme celui-ci, d'aller voir ses parents et de leur dire : « Je vais faire ce film ». J'ai beaucoup d'admiration pour elle.



L'ambiguïté autour de la question de savoir si une relation avec Sri est bonne ou mauvaise pour Mira est très intéressante. Voulez-vous que le public soit partagé à ce sujet ?

En ce qui concerne la relation amoureuse, je voulais que le spectateur fasse le même voyage que Mira. Voici ce garçon, qui a vu plus de choses qu'elle dans le monde, qui peut lui ouvrir de nouvelles façons de penser et avec qui elle peut explorer sa sexualité en toute sécurité. Je veux que le public ressente cette séduction et ce charme. Il se soucie d'elle, de sa mère, et il trouve du réconfort dans cette maison, qui n'a rien à voir avec la sienne. Et pourtant, lorsqu'il utilise son charme pour obtenir des choses, pour être apprécié des autres... il y a quelque chose qui ne va pas. Et je suis très fière que Mira le réalise. Parce que je suis sortie avec des hommes comme ça et pendant des années, je n'en avais pas conscience.

Vous avez évoqué le tournage de scènes intimes. C'est un domaine très sensible à l'heure actuelle. Comment l'avez-vous abordé, en particulier avec des acteurs aussi jeunes ?

Les acteurs ont lu le scénario très tôt dans le processus de casting. Je leur ai demandé lors des rappels s'ils avaient des questions. La plupart d'entre eux se sont présentés avec des questions sur les scènes intimes. Mais Kesav et Preeti sont venus avec des questions sur leur personnage. Avant de leur confirmer le rôle, je leur ai fait remarquer : « Vous ne m'avez pas posé de questions sur l'intimité ». Et chacun à leur manière, ils ont répondu : « Nous pensons que

c'est un aspect très important ». Preeti a déclaré : « Je pense qu'il est important de raconter ce genre d'histoires ; en parler à ma sœur et à ma mère a déjà déclenché des conversations que je n'aurais pas eues autrement dans ma famille ; je veux que tout le monde ait des conversations, et c'est pourquoi je veux faire ce film. »

Lorsque nous sommes arrivés à la répétition, il s'agissait vraiment de leur donner de la liberté. « Ecoutez, vous pouvez ressentir quelque chose qui vous met mal à l'aise ; vous pouvez ne pas ressentir quelque chose, et cela peut aussi vous mettre mal à l'aise... tout ce que vous ressentez est acceptable. » Nous prenions des photos des prises de vue et nous demandions aux comédiens si cela leur convenait. Une fois, nous avons cadré un plan large. L'un des acteurs était gêné, et nous l'avons recadré. Il s'agissait vraiment de rappeler à chaque instant qu'ils avaient leur mot à dire et qu'ils pouvaient dire non. Je pense que c'est vraiment important, parce qu'il y a une dynamique de pouvoir. Ils sont plus jeunes que moi. Ce sont des acteurs et je suis la réalisatrice. Ils veulent me satisfaire, ils veulent me faire plaisir. Heureusement, ce sont deux jeunes gens très forts. Et ils se sont mis à l'aise mutuellement. C'était très précieux pour moi. Les scènes d'amour ont été l'un de mes moments préférés du tournage, parce qu'elles étaient si chaleureuses et intimes.

Dans quelle mesure le film est-il proche du scénario que vous avez écrit ?

D'une part, c'est essentiellement l'histoire que je voulais raconter. Et en même temps, elle a beaucoup changé ! Notre premier montage

faisait presque trois heures et la version finale dure moins de deux heures. Nous avons donc beaucoup coupé. Mais j'aime le processus de montage. Nous avons une monteuse extraordinaire, Amrita David (**Saint Omer**), et elle et moi étions toujours heureuses de couper quelque chose : « Enlevons-le et voyons ! » Il y a tellement plus d'informations qui sont communiquées à l'écran que sur la page – un simple coup d'œil ou un regard peut en dire beaucoup.

Et quels regards. Pouvez-vous nous parler de l'incroyable Kani Kusruti, qui incarne de manière fascinante Anila, la mère de Mira ?

Je connaissais le travail de Kani et je l'ai présentée à notre directrice de casting lors de notre première rencontre. Elle a envoyé une cassette qui nous a époustouflées. Elle a la qualité d'un boute-en-train, où vous n'êtes pas sûr de ce qu'elle va faire. C'est également vrai pour elle en tant qu'actrice – elle n'aime pas trop répéter, et je pense qu'elle-même ne sait pas vraiment ce qu'elle va faire ! Elle est vraiment capable d'être dans l'instant, et cela se ressent. Ce sentiment d'imprévisibilité était essentiel pour le film. Je n'ai pas vu beaucoup d'acteurs

qui avaient cette qualité. Et quand nous l'avons mise avec Preeti dans une pièce, c'était magique.

Comment vous êtes-vous sentie à l'idée de présenter votre tout premier film à Sundance ?

Quand nous avons appris la nouvelle, les premiers jours, je me suis dit qu'ils allaient peut-être revenir sur leur décision. Peut-être qu'ils me diraient : « désolé, on a changé d'avis ». Lorsque l'annonce a été faite, c'est devenu très concret. En tant que cinéastes indépendants, nous mythifions Sundance. Nous espérons que nos films y seront présentés, mais nous ne pouvons pas vraiment y croire ! Cela semble trop beau pour être vrai. Des milliers de films sont soumis et beaucoup d'entre eux sont probablement très bons. On a donc l'impression de gagner à la loterie. Bien sûr, j'ai envie de me féliciter et de me dire que le film est formidable, mais je sais qu'il y a aussi beaucoup de films formidables qui ne sont pas retenus, alors je me sens très chanceuse.





NOTE D'INTENTION DE SHUCHI TALATI

Girls Will Be Girls se déroule dans un pensionnat très traditionnel, un peu comme celui que j'ai fréquenté, où les filles sont surveillées, soi-disant pour protéger leur « vertu ». La sexualité masculine est autorisée à s'exprimer, parfois sous forme d'agression envers les filles, tandis que nous avons pour instruction d'être soumises et d'avoir honte de notre corps. Malgré cela, j'ai vu tout autour de moi des filles et des femmes fortes et pleines de vie qui ont subverti et contourné les codes sociaux et moraux.

Dans ***Girls Will Be Girls***, je voulais écrire sur ces femmes subversives qui ont peuplé ma vie, mais jamais mes écrans, et élargir les récits disponibles pour les femmes indiennes. Les films indiens (et occidentaux) effacent souvent les corps féminins. Les seins et les fesses sont hypersexualisés, mais la masturbation, les menstruations, les vagins, etc. sont traités avec dégoût ou embarras. Cet effacement fait partie de la façon dont les filles sont formées à être invisibles dans un monde qui a peur de leur sexualité, de leur identité et de leur voix. Mais Mira (16 ans) et sa mère Anila (38 ans) sont des êtres incarnés, avec des sécrétions et des désirs. Mira examine son vagin dans un miroir, se masturbe en se frottant à un ours en peluche et planifie son premier rapport sexuel. Anila fuit le rôle asexué et plein d'abnégation auquel les mères sont reléguées. Elle envie la jeunesse et le petit ami de sa fille et poursuit ses désirs avec ferveur. La mère et la fille sont toutes deux des personnages francs et subversifs qui sont défiés, mais pas nécessairement triomphants.

Le film se déroule à la fin des années 1990, lorsque l'économie indienne s'est ouverte aux exportations occidentales. Cette ouverture a déclenché des guerres culturelles féroces entre l'« occidentalité » débauchée et l'« indianité » vertueuse. Le corps des femmes est devenu le champ de bataille de cette guerre et les femmes en mini-jupe ou ayant une activité sexuelle sont devenues des symboles de dépravation. Malheureusement, cette situation a encore des résonances effrayantes dans de nombreuses régions du monde aujourd'hui.

Bien que le film soit ancré dans les années 1990 en Inde et qu'il soit une observation minutieuse des rôles de genre, de la sexualité et du patriarcat oppressif, je ne cherche pas à énoncer une grande thèse ou un prêche sur les questions sociales.

Il est très important pour moi que Mira et Anila ne soient pas définies par leur identité de femmes indiennes et qu'elles ne soient pas obligées de représenter leur communauté. Je veux leur permettre d'exprimer toute l'étendue de leur humanité : être amoureuses, connaître la désillusion, l'envie et le chagrin, et ne représenter que leur personnalité particulière et singulière, et non leur culture complète. Car c'est ainsi que leurs histoires seront également universelles – un luxe généralement réservé aux personnages issus des cultures dominantes.



LES COMÉDIENS

Preeti Panigrahi Mira

Kani Kusruti Anila

Kesav Binoy Kiron Sri

ÉQUIPE

Réalisatrice et scénariste : Shuchi Talati

Producteurs : Richa Chadha, Claire Chassagne, Shuchi Talati

Directeur de la photographie : Jih-E Peng

Montage : Amrita David

Casting : Dilip Shankar

Direction artistique : Avyakta Kapur

Costumes : Shaahid Amir

Son : Carole Verner, Laure Arto, Colin Favre-Bulle

Musique originale : Pierre Oberkampf, Sneha Khanwalkar



